

Epistemology and Methodology in Economics and Management Sciences:
Challenges, Developments and Paradigmatic Choices.

L'épistémologie et la méthodologie en sciences économiques
et de gestion :
enjeux, évolutions et choix de posture

DAHMANI Mehdi

Docteur HECI Casablanca business School Maroc

Résumé

Cet article explore l'importance des fondements épistémologiques et méthodologiques dans la conduite de la recherche en économie et gestion. À travers une approche critique, il examine l'évolution historique des paradigmes scientifiques, analyse leur influence sur les choix méthodologiques, et discute des enjeux contemporains. Des études de cas viennent illustrer les articulations possibles entre posture épistémologique, stratégie méthodologique et production de savoirs scientifiques rigoureux. L'article conclut sur la nécessité d'un positionnement réflexif du chercheur pour garantir la validité et l'impact de ses travaux.

Mots-clés : épistémologie, méthodologie, paradigmes, économie, gestion, rigueur scientifique, posture réflexive

Abstract

This article explores the importance of epistemological and methodological foundations in conducting research in economics and management. Through a critical approach, it examines the historical evolution of scientific paradigms, analyzes their influence on methodological choices, and discusses contemporary challenges. Case studies illustrate the possible articulations between epistemological stance, methodological strategy, and the production of rigorous scientific knowledge. The article concludes by emphasizing the necessity for researchers to adopt a reflexive stance to ensure the validity and impact of their work.

Keywords: epistemology, methodology, paradigms, economics, management, scientific rigor, reflexivity

Introduction

Les sciences économiques et de gestion, bien qu'orientées vers des objets empiriques concrets – marchés, organisations, comportements décisionnels – sont fondamentalement traversées par des questionnements théoriques sur la nature du savoir qu'elles produisent. Derrière chaque hypothèse, chaque modèle ou protocole de recherche se cache un choix épistémologique plus ou moins explicite. Or, ces choix influencent profondément la manière dont les chercheurs perçoivent, analysent et interprètent la réalité. L'épistémologie, en tant que réflexion critique sur la connaissance scientifique, joue ainsi un rôle central dans la légitimation des démarches de recherche.

Ce constat revêt une importance particulière à une époque où les sciences sociales sont appelées à répondre à des enjeux complexes : incertitude économique, transition numérique, transformation des modes de gouvernance, attentes sociétales accrues en matière d'impact. La diversité des objets et des terrains d'enquête en économie et en gestion nécessite donc une pluralité méthodologique, mais aussi une cohérence entre les outils employés et les présupposés théoriques mobilisés. D'où la nécessité d'un positionnement clair du chercheur, tant du point de vue épistémologique que méthodologique.

Dans cette perspective, cet article propose une analyse structurée de l'interdépendance entre paradigmes scientifiques et stratégies de recherche. Il débute par une clarification des principales postures épistémologiques en sciences sociales, avant d'examiner leurs implications méthodologiques. Il retrace ensuite l'évolution historique des paradigmes, en mettant en évidence les ruptures et recompositions qui ont marqué le Xxe siècle. Une attention particulière est accordée aux défis contemporains, notamment l'interdisciplinarité et les transformations induites par le numérique. Enfin, des études de cas permettent d'illustrer, dans des situations concrètes, comment les chercheurs articulent ces dimensions pour produire un savoir à la fois rigoureux, contextualisé et utile.

Problématique :

Dans quelle mesure le choix d'une posture épistémologique conditionne-t-il la validité, la portée et la pertinence des démarches méthodologiques en sciences économiques et de gestion dans un contexte de complexité croissante ?

1. Les fondements épistémologiques de la recherche

L'épistémologie, entendue comme l'étude critique des fondements, des méthodes et de la validité du savoir scientifique, constitue une composante essentielle de toute recherche rigoureuse. Elle questionne non seulement les conditions dans lesquelles une connaissance peut être considérée comme « scientifique », mais aussi les implications philosophiques de la position du chercheur vis-à-vis de son objet. En économie et gestion, où les phénomènes étudiés sont souvent complexes, évolutifs et situés, l'épistémologie permet de clarifier les présupposés sous-jacents aux démarches scientifiques.

Trois grandes postures épistémologiques dominent les débats contemporains : le positivisme, l'interprétativisme et le réalisme critique. Chacune repose sur une vision particulière du monde, du rôle du chercheur et des critères de validité du savoir produit.

1.1. Le positivisme, d'inspiration néo-empiriste, postule l'existence d'une réalité objective, mesurable, indépendante du chercheur. Hérité des sciences naturelles, il repose sur l'observation, l'expérimentation, la généralisation et la recherche de lois causales. En économie, cette posture s'incarne dans la modélisation mathématique, l'économétrie ou encore les protocoles d'expériences contrôlées. Le chercheur y est considéré comme un observateur neutre, appliquant des outils standardisés pour révéler les régularités du réel¹.

1.2. L'interprétativisme, à l'opposé, rejette l'idée d'une objectivité absolue. Il considère que la réalité sociale est construite à travers les significations que les acteurs lui attribuent. La connaissance n'est donc pas découverte mais interprétée. En sciences de gestion notamment, cette posture se traduit par l'usage de méthodes qualitatives – entretiens approfondis, observations, analyses de discours – visant à comprendre les logiques d'action et les représentations sociales². Le chercheur adopte ici une posture compréhensive et réflexive, parfois même participative.

1.3. Le réalisme critique, enfin, occupe une position intermédiaire. Introduit notamment par Roy Bhaskar³, il admet l'existence d'une réalité indépendante, mais affirme que celle-ci ne peut être appréhendée qu'à travers des médiations théoriques et des contextes spécifiques. Il distingue entre trois niveaux de réalité : l'empirique (ce qui est observé), l'événementiel (ce qui se produit), et le réel (les mécanismes sous-jacents). Ce cadre permet de dépasser l'opposition entre objectivisme et subjectivisme, en intégrant à la fois des dimensions structurelles, des dynamiques causales et des interprétations situées.

Cette typologie, résumée dans le tableau comparatif ci-dessous, montre que chaque posture épistémologique porte une conception particulière du rôle de la science, du chercheur et des critères de vérité. Elle invite donc à des choix éclairés, en fonction de l'objet étudié, des finalités de la recherche, et des contraintes du terrain.

Ce cadre de référence est essentiel pour orienter les choix méthodologiques, que nous développerons dans la section suivante.

2. Méthodologie et rigueur scientifique

La méthodologie désigne l'ensemble des principes, démarches et techniques que mobilise le chercheur pour produire un savoir scientifique à partir d'un objet d'étude. Elle est inséparable du positionnement épistémologique : chaque posture propose en effet une conception particulière de ce que signifie « connaître », ce qui détermine les modalités d'enquête, les types de données jugées pertinentes et les critères de validation.

2.1 Dans une optique positiviste, la rigueur scientifique repose sur la falsifiabilité, la répétabilité et la généralisation des résultats. L'objectif est de formuler des hypothèses à tester empiriquement, souvent à l'aide de données quantitatives. On mobilise ici des outils comme la régression linéaire, les modèles économétriques, ou les tests statistiques. Les protocoles expérimentaux – qu'ils soient en laboratoire, sur le terrain (randomized controlled trials) ou à partir de données secondaires – visent à isoler les effets causaux, dans une logique de preuve et de prédiction¹.

2.2 À l'inverse, dans une posture interprétativiste, la méthodologie se veut compréhensive, c'est-à-dire attentive aux significations subjectives que les individus attribuent à leurs actions. La validité ne repose plus sur la représentativité statistique, mais sur la cohérence interne de l'analyse, la transparence du processus interprétatif, et la profondeur de la compréhension contextuelle. On recourt alors à des méthodes qualitatives telles que les entretiens semi-directifs, l'observation participante, l'analyse documentaire ou l'étude de cas approfondie. La posture réflexive du chercheur y est centrale, notamment dans la gestion de la relation d'enquête et dans la restitution des résultats.

2.3. Le réalisme critique, quant à lui, invite à une méthodologie pluraliste, intégrant des approches mixtes. Il reconnaît que les mécanismes sociaux sont à la fois causaux et contextualisés, ce qui nécessite une combinaison de données quantitatives (pour détecter les régularités) et qualitatives (pour comprendre les logiques d'acteurs, les configurations spécifiques, les processus émergents). L'approche méthodologique est ici rétroductive : elle vise à remonter des faits observables aux structures et mécanismes sous-jacents³. Les études de cas multi-niveaux, les analyses de configurations causales (QCA), ou encore les designs itératifs sont souvent privilégiés.

Quel que soit le cadre choisi, la rigueur scientifique implique plusieurs exigences transversales : explicitation des choix méthodologiques, cohérence interne entre problématique, objectifs, terrain, outils de collecte et d'analyse, mais aussi réflexivité sur les biais et les limites de la démarche.

Dans un environnement académique marqué par la complexité des objets, la diversité des disciplines et la montée des exigences de redevabilité, la rigueur ne se réduit plus à une norme unique : elle devient située, justifiée et défendable.

3. L'évolution historique des paradigmes en sciences sociales

L'histoire de la pensée scientifique en économie et gestion est indissociable de l'évolution des paradigmes épistémologiques qui ont modelé les façons de concevoir le savoir. Un paradigme, au sens de Thomas Kuhn, est un cadre de pensée structurant la manière dont une communauté scientifique observe, interprète et explique le monde. Ces paradigmes ne sont pas figés : ils évoluent au rythme des ruptures conceptuelles, des crises théoriques, et des transformations sociétales.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, le rationalisme (Descartes) et l'empirisme (Locke, Hume) jettent les bases de la science moderne. La recherche vise alors la découverte de lois générales à partir de principes déductifs ou d'observations rigoureuses. Cette vision trouve un prolongement dans l'économie classique (Smith, Ricardo), où l'individu rationnel devient l'unité d'analyse, et les mécanismes de marché sont envisagés comme des régularités quasi naturelles.

Le positivisme du XIX^e siècle, incarné par Auguste Comte, renforce cette orientation. Il affirme que la science doit s'affranchir des jugements de valeur pour se concentrer sur les faits observables. Cette posture domine durablement la recherche économique, notamment à travers la formalisation mathématique et la recherche de prédictions robustes.

Le XX^e siècle marque un tournant avec l'émergence de courants critiques. Le néo-kantisme, le pragmatisme (Dewey), l'herméneutique (Dilthey, Gadamer) et la phénoménologie (Husserl, Schutz) contestent l'universalité des lois sociales. Ils insistent sur l'irréductibilité du sens, sur la construction sociale des faits, et sur la nécessité d'une compréhension située. Ces approches influencent profondément la recherche en sciences de gestion, notamment en stratégie, en management interculturel, ou en comportement organisationnel.

Dans le même temps, l'école de Francfort (Horkheimer, Adorno, Habermas) introduit une critique radicale de la rationalité instrumentale. Elle insiste sur les rapports de pouvoir, les idéologies, et la nécessité d'une science émancipatrice. La sociologie interactionniste (Goffman, Becker) et les théories postmodernes (Foucault, Derrida) poursuivent cette remise en question des fondements positivistes, en déconstruisant les catégories et les récits dominants.

La fin du XX^e siècle et le début du XXI^e inaugurent une ère post-paradigmatique² : le cloisonnement entre écoles de pensée s'atténue au profit d'une hybridation des approches. Les chercheurs combinent les

cadres théoriques et les outils méthodologiques pour appréhender des réalités complexes, multidimensionnelles et évolutives. En économie, cela se traduit par le développement de l'économie comportementale, expérimentale ou institutionnaliste. En gestion, les approches processuelles, narratives ou critiques prennent une place croissante.

Ce pluralisme théorique et méthodologique ne signifie pas l'abandon de la rigueur. Il implique au contraire une maîtrise des cadres de référence, une clarté dans les choix épistémologiques, et une capacité à justifier l'articulation entre théorie, méthode et terrain. Il offre aussi une opportunité unique : celle de renouveler les pratiques scientifiques face aux défis contemporains, en conjuguant explicabilité, pertinence sociale et réflexivité critique.

4. Enjeux contemporains : interdisciplinarité et transformations numériques

Les sciences économiques et de gestion évoluent aujourd'hui dans un environnement marqué par des mutations profondes, tant sur le plan des objets de recherche que des instruments d'analyse. Deux tendances majeures bouleversent les pratiques scientifiques : l'interdisciplinarité croissante et la révolution numérique. Ces dynamiques questionnent les cadres épistémologiques traditionnels et imposent une redéfinition des méthodes.

4.1. L'interdisciplinarité comme réponse à la complexité

La complexité croissante des phénomènes économiques et managériaux – crises financières globales, transition écologique, transformations du travail, mutations organisationnelles – impose une approche transversale. Il ne s'agit plus seulement d'expliquer les mécanismes de marché à partir de la seule rationalité économique, mais de les inscrire dans des dynamiques sociales, psychologiques, culturelles et politiques.

Cela suppose un décloisonnement disciplinaire : les économistes collaborent avec des sociologues, des psychologues, des anthropologues ou des data scientists. En gestion, cette hybridation se manifeste par des approches issues de la psychologie cognitive, de la théorie des systèmes, de la philosophie du langage ou encore des études culturelles.

Ce mouvement requiert une souplesse épistémologique. Il remet en question le modèle de la science cumulative et linéaire pour lui substituer des démarches exploratoires, contextualisées, dialogiques, où les résultats ne sont pas toujours généralisables, mais profondément ancrés dans des situations complexes. L'exigence méthodologique, elle, demeure : il s'agit de combiner rigueur et ouverture, précision analytique et sensibilité contextuelle.

4.2. Le numérique comme transformation des objets et des méthodes

La deuxième grande transformation est celle liée aux technologies numériques. La donnée devient omniprésente, massive, et multiforme. Les sciences économiques intègrent les techniques de big data, d'apprentissage automatique, d'expérimentation aléatoire (RCTs), ou encore d'économétrie causale. Ces méthodes permettent des modélisations fines, des prévisions précises, mais posent aussi des défis en termes d'interprétation, de reproductibilité et d'éthique.

En sciences de gestion, les dispositifs numériques transforment également les terrains : les organisations sont désormais des écosystèmes informationnels. Les chercheurs s'appuient sur des traces numériques (emails, logs, plateformes), des observations virtuelles, ou des entretiens à distance. Les méthodes évoluent : ethnographies numériques, analyses de réseaux, visualisation interactive de données, ou encore design-based research appuyée sur des outils collaboratifs.

Ces transformations interrogent les catégories analytiques classiques : qu'est-ce qu'un acteur ? un marché ? une décision ? un réseau ? Elles exigent une révision constante des cadres théoriques et des outils d'analyse. Elles renforcent aussi la nécessité d'une posture réflexive, pour éviter les biais techniques (dataïsme), les simplifications excessives, ou la déconnexion du sens.

4.3. Vers une nouvelle posture du chercheur

Dans ce contexte, le chercheur en économie et gestion ne peut plus se contenter d'appliquer des méthodes éprouvées à des objets préformatés. Il doit adopter une posture critique et adaptative, capable d'articuler :

- Une conscience épistémologique de ses présupposés ;
- Une maîtrise technique des outils d'analyse ;
- Une attention éthique aux conséquences sociales de ses travaux.

L'interdisciplinarité et le numérique ne sont donc pas seulement des outils ou des tendances : ils appellent une redéfinition du rôle du chercheur comme acteur engagé dans la production de sens, de solutions et de connaissances au service d'une société en transition.

5. Études de cas : articulation entre paradigmes et méthodes

L'articulation entre posture épistémologique et stratégie méthodologique prend tout son sens lorsqu'elle est mise à l'épreuve de recherches concrètes. À travers des études de cas, on peut illustrer comment différentes conceptions du savoir guident les choix méthodologiques et orientent les résultats

produits. Ces cas soulignent la diversité des chemins scientifiques possibles et la richesse des approches combinées.

5.1. Étude de cas positiviste : évaluation économétrique de politiques publiques

Imaginons une recherche portant sur l'impact des subventions publiques sur la performance des PME dans la région de l'Oriental. Dans une posture positiviste, le chercheur formule des hypothèses testables : par exemple, « Les entreprises ayant bénéficié d'aides publiques enregistrent une croissance de chiffre d'affaires supérieure aux autres. »

La méthodologie adoptée repose sur :

La construction d'un panel d'entreprises bénéficiaires et non bénéficiaires ;

La mobilisation d'outils économétriques (modèles à effets fixes, variables instrumentales) pour contrôler les biais de sélection ;

Une analyse statistique rigoureuse pour tester la significativité des effets observés.

Cette approche cherche des relations causales généralisables. Elle privilégie la neutralité du chercheur et l'objectivation des résultats.

5.2. Étude de cas interprétativiste : perception managériale des dispositifs d'aide

Dans une approche interprétativiste, le même objet de recherche peut être abordé autrement. L'objectif n'est plus d'identifier des régularités causales, mais de comprendre les représentations que les dirigeants de PME se font des politiques publiques.

La méthodologie privilégie :

Des entretiens semi-directifs avec des chefs d'entreprise ;

Une analyse de contenu thématique ou discursive ;

Un ancrage dans le contexte local, prenant en compte l'histoire, les valeurs et les pratiques des acteurs.

Cette posture reconnaît que le sens n'est pas donné mais construit dans l'interaction. Le chercheur devient interprète des discours et des logiques d'action.

5.3. Étude de cas réaliste critique : approche multi-niveaux et mixte

Enfin, dans une perspective de réalisme critique, il est possible d'articuler les deux approches précédentes. Le chercheur postule l'existence de mécanismes structurels (économiques, politiques) qui influencent les comportements, mais reconnaît que ces effets sont médiés par des logiques d'acteurs, des contextes locaux et des significations subjectives.

La méthodologie combine :

Une analyse quantitative des effets mesurables (par exemple, sur l'emploi ou les investissements) ;

Une enquête qualitative sur les perceptions et les conditions d'appropriation des aides ;

Une modélisation contextuelle, identifiant des configurations typiques (typologie de PME, territoires, temporalités).

Cette posture favorise une compréhension causale stratifiée, où les données ne sont pas seulement juxtaposées mais intégrées dans un cadre explicatif complexe.

Ces approches ne sont pas mutuellement exclusives. Dans la recherche contemporaine, leur complémentarité est souvent recherchée, notamment dans des terrains complexes ou multidimensionnels. La typologie comparée des paradigmes permet au chercheur de choisir en conscience les outils les plus adaptés à ses objectifs et à son contexte.

Conclusion

L'articulation entre épistémologie et méthodologie ne constitue pas un simple arrière-plan théorique de la recherche en économie et gestion : elle en est le socle structurant. Chaque choix de posture – positiviste, interprétativiste ou réaliste critique – oriente la manière de formuler une problématique, de construire un objet de recherche, de recueillir et d'analyser les données, ainsi que d'interpréter les résultats. En ce sens, l'épistémologie ne se limite pas à un cadre abstrait : elle fonde les pratiques scientifiques concrètes.

L'évolution des paradigmes au cours des dernières décennies, marquée par l'éclatement des grandes orthodoxies et l'émergence de courants critiques ou transversaux, impose au chercheur un devoir réflexif. Celui-ci doit être capable de justifier ses choix, d'en comprendre les limites, et de reconnaître la pluralité des approches possibles. Cette réflexivité n'est pas un luxe académique : elle conditionne la validité scientifique, la pertinence sociale et l'impact pratique des recherches menées dans des domaines aussi complexes et évolutifs que l'économie et la gestion.

Dans un contexte contemporain marqué par la complexité systémique, la transformation numérique, la saturation des données et les attentes sociétales croissantes, la rigueur méthodologique seule ne suffit plus. Il faut également une lucidité épistémologique, capable de penser la science non comme une accumulation de techniques, mais comme une production située de savoirs, toujours provisoire, toujours perfectible.

En somme, adopter une posture épistémologique cohérente, ouverte et critique, accompagnée d'une méthodologie rigoureuse, flexible et adaptée, est aujourd'hui une exigence incontournable pour tout

chercheur soucieux de produire un savoir pertinent, robuste et éclairant. La qualité de la recherche ne repose pas seulement sur les résultats obtenus, mais sur la transparence et la solidité du chemin emprunté pour y parvenir.

Références

- Bachelard, G. (1938). La formation de l'esprit scientifique. Vrin.
- Bhaskar, R. (1978). A realist theory of science. Harvester Press.
- Creswell, J. W. (2014). Research design. Sage
- Foucault, M. (1969). L'archéologie du savoir. Gallimard.
- Gavard-Perret et al. (2012). Méthodologie de la recherche en sciences de gestion. Pearson.
- Goffman, E. (1973). La mise en scène de la vie quotidienne. Minuit.
- Habermas, J. (1987). Théorie de l'agir communicationnel. Fayard.
- Kuhn, T. S. (1962). The structure of scientific revolutions. University of Chicago Press.
- Morin, E. (1990). Introduction à la pensée complexe. Seuil.
- Pesqueux, Y. (2022). Épistémologie des sciences de gestion. Economica.
- Piaget, J. (1967). Logique et connaissance scientifique. Gallimard.
- Popper, K. (1973). La logique de la découverte scientifique. Payot.
- Thiétart, R.-A. (2014). Méthodes de recherche en management. Dunod.
- Wacheux, F. (1996). Méthodes qualitatives et recherche en gestion. Economica.
- Weber, M. (1922). Économie et société. Plon.
- Yin, R. K. (2014). Case study research. Sage.